

Québec français



La différence au pilori

Hans-Jürgen Greif

Numéro 124, hiver 2001–2002

Littérature et homosexualité

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/55865ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Greif, H.-J. (2001). La différence au pilori. *Québec français*, (124), 34–37.



LA DIFFÉRENCE AU PILORI

HANS-JÜRGEN GREIF*

Pendant trop longtemps, nous avons reçu les nouvelles de massacres en Algérie, au Rwanda, au Cambodge, en Bosnie, en Irlande du Nord comme si elles venaient d'une autre planète. La consternation, l'horreur, le dégoût avaient vite fait place à une indifférence certaine : ces actes étaient commis par des fanatiques ; l'éclatement soudain de haines séculaires n'était que la suite alogique à des torts infligés à ceux qui se vengeaient enfin. Mais, depuis le 11 septembre 2001, le premier sentiment de terreur passé, se pose inévitablement la question du pourquoi de ces attentats. En relisant le récent essai d'Amin Maalouf, *Les identités meurtrières*¹, l'on se rend compte qu'il s'agit en fait d'un texte prophétique. L'auteur y parle longuement des causes du clivage entre Orient et Occident, entre christianisme et islam. Les intégristes qui ont détruit les symboles mêmes de la culture occidentale ont lu le Coran comme chaque génération lit tout texte sacré, en lui faisant dire au moment voulu ce qu'ils voulaient qu'il leur dise. *Ce n'est pas le texte qui change, mais le regard que nous posons sur lui.*

L'histoire de l'islam ne nous apprend rien sur les horreurs commises en Algérie et à New York, pas plus que celle du christianisme sur la violence en Irlande du Nord. Il faut se tourner vers la problématique engendrée par la colonisation et la décolonisa-

tion : quand l'Occident — ici, le christianisme — avait remporté dès le XVIII^e siècle la course à la culture prédominante, l'islam piétinait. Des leaders musulmans, comme Atatürk, en Turquie, ou Muhammad-Ali, vice-roi égyptien de la première moitié du XIX^e siècle, avaient compris qu'il fallait radicalement changer les structures de leurs pays respectifs en les occidentalisant pour rattraper le retard. Mais, dès que ces États se hissèrent au rang de puissances respectables, les forces de l'Occident se coalisèrent afin d'en freiner l'ascension, brisant ainsi leur rêve d'occuper une place honorable sur l'échiquier mondial. Depuis, le monde arabe soutient que « l'Occident ne veut pas qu'on lui ressemble, il veut seulement qu'on lui obéisse » (Maalouf, p. 104). En d'autres termes, le monde arabe accuse l'Occident de s'être trop longtemps moqué de lui, de l'avoir exploité, puis abandonné. Aujourd'hui, disent les intégristes, il est temps de le faire payer pour ses fautes. Pourtant, les pays arabes savent qu'ils doivent changer leurs structures, ce qui revient à dire qu'il leur faut s'occidentaliser, en partie du moins. Mais comment y arriver sans perdre leur spécificité, leur identité ?

Maalouf était resté optimiste, proposant un dialogue constant entre les cultures amenant la compréhension mutuelle, une interpénétration des groupes ethniques. Les événements du 11 septembre semblent vouloir faire taire cette voix. La provocation a été trop intolérable, elle engendrera, puisque la haine de l'autre ne permet plus le dialogue, une longue escalade de violence de part et d'autre, où dominent les *nous* et les *autres*, l'identité compartimentée et l'identité multiple.



Les dangers d'une nouvelle marginalisation

Déjà, la postmodernité nous avait signifié la fin des sociétés cohérentes et « ethniquement pures ». Depuis que partout sur la planète des populations entières sont en mouvance ; depuis l'avènement de l'Internet, où tout un chacun a droit à la parole, il avait semblé que l'étranger était perçu de moins en moins comme une menace. Le pays hôte l'intégrait, le « normalisait », c'est-à-dire qu'il lui avait inculqué ses propres valeurs, pour l'accepter finalement, au moins dès la deuxième génération, comme faisant partie de la « communauté ». Après le 11 septembre, cette politique est gravement compromise. Avons-nous encore le même regard sur nos voisins qui portent des noms arabes ? Les *hijabs* ne nous irritent-ils pas, puisqu'ils sont la preuve visible de la différence ? En quelques heures, de longs efforts, depuis les politiques gouvernementales aux changements dans les attitudes individuelles, ont été anéantis. Les autres sont désormais à nouveau en marge de la société. Comme par le passé, les autres sont des monstres.

C'est dans ce contexte qu'il faut relire l'étude magistrale de Hans Mayer, *Les marginaux. Femmes, juifs et homosexuels dans la littérature européenne*². La littérature, miroir de la société, nous enseigne comment nous sommes arrivés à considérer comme monstrueux tout ce qui n'entre pas dans la norme sociétale et, par conséquent, à le rejeter, à l'exterminer même, puisque les autres ne sont pas humains au même titre que nous. Judas Iscariote, ayant trahi le Christ, était devenu le juif tout court. Au début de la Renaissance entraient en scène d'autres monstres, Faust, Shylock, Don Juan, Jeanne d'Arc, et avec cette dernière une série de femmes dénaturées. Ces personnages sont placés sous le signe du scandale, transgressant les normes établies par la société ; leur existence même devient transgression. L'aristocratie des Lumières avait tenté d'enrayer cette marginalisation en proclamant le principe de « fraternité », trop vague et illusoire. Mais, dès que la bourgeoisie accéda au pouvoir, au XIX^e siècle, les marginaux sont redevenus les paradigmes de la provocation.

Cet autre moi, le marginal

Dans une étude remarquable, une chercheuse allemande a retracé le sort des juifs à Venise, de 1516 à 1797³. Marion Steinbach y prouve que la population de la cité des lagunes n'avait jamais accepté ni assumé la présence de cet autre moi, le juif, malgré le « libéralisme » des doges. Puisque les juifs étaient les meurtriers du Christ, dont ils niaient obstinément le statut de messie, le pape les persécutait où il le pouvait. Ce qui les rendait suspects à Venise : ils continuaient à se parler en hébreu, ils maintenaient des contacts suivis avec la diaspora juive en Méditerranée. Comme ils ne pouvaient épouser la foi chrétienne sans perdre la leur et, du même coup, leur identité, les Vénitiens les confinaient sur l'île de la Giudecca. Dès la moindre difficulté avec le gouvernement papal, la Serenissima

leur imposait des taxes de plus en plus lourdes, elle les menaçait régulièrement d'expulsion, les forçait à se distinguer des Vénitiens de souche (le terme acquiert un sens particulier dans une ville bâtie sur des pilotis) d'abord par le port d'un chapeau rouge, de l'étoile jaune ensuite (le jaune : la couleur des sorciers). Et pourtant, ces juifs vénitiens étaient des citoyens exemplaires, prouvant une loyauté sans faille face à un État qui leur promettait la protection contre la haine du pape. Dans cette communauté, la criminalité était pratiquement inexistante, un attachement réel la liait à la cité qui interdisait pourtant le mariage entre juifs et chrétiens, qui punissait sévèrement les chrétiens qui voulaient travailler pour des commerçants juifs.

Et pourtant, les chrétiens ont de tout temps été fascinés par le principe double, dominant les juifs : salut et damnation, convoitise et concupiscence. Les juifs possédaient de l'or, leurs femmes étaient d'une étrange beauté. La littérature fourmille de belles juives et de trouble-fêtes, comme Shylock, dont l'existence est vouée au gain et à la vengeance. Pourtant, Shakespeare avait souligné que le juif ne diffère pas de nous. Dans un bref monologue déchirant, son Shylock dit :

Je suis juif. Un juif n'a-t-il pas des sens, des affections, des passions ? Ne mange-t-il pas comme vous ? N'est-il pas blessé par les mêmes armes ? Ne souffre-t-il pas des mêmes maladies, n'est-il pas guéri par les mêmes médicaments [que vous, les] chrétiens ? Si vous nous piquez, ne saignons-nous pas ? Si vous nous chatouillez, ne rions-nous pas ? Si vous nous empoisonnez, ne mourons-nous pas ? Et si vous nous faites du tort, ne cherchons-nous pas la vengeance ? Si nous vous ressemblons sur tous les plans, en cela aussi nous serons vos semblables⁴.

Mais les juifs restaient des intrus. Le troisième Reich reprit l'étoile jaune pour marquer leur différence qui les vouait à l'extermination, comme s'ils étaient de la vermine⁵.

Des femmes rebelles...

À l'instar des juifs qui ne voulaient abandonner leur différence, des femmes qui « ne sont pas comme les autres » étaient immédiatement perçues comme dangereuses : la bourgeoisie du XIX^e siècle leur avait vite fait le procès. Après les intentions égalitaires des Lumières — qui n'ont jamais été respectées sous la Révolution ; nous connaissons le triste sort des femmes qui osaient revendiquer le statut que leur accordait pourtant le nouveau droit — elles deviennent soit des madones, soit des putains. Leur sort est pire encore si elles sont étrangères, juives par exemple. Même parmi les juifs, la femme étrangère est dangereuse : Jézabel, une Carthaginoise, qui avait incité le roi au crime, sera

Ingres, Jeanne d'Arc au couronnement de George VI.



jetée en bas d'une tour et dévorée par des chiens. La Philistine Dalila amènera la perte de Samson. Judith, une juive, veuve héroïque qui tranchera la tête d'Holopherne, transgressera pourtant sa fonction et son sexe. De même, plus tard, Jeanne d'Arc fera preuve d'une féminité monstrueuse. Elle suscitera une confusion des sentiments sans précédent dans la littérature : Voltaire la parodie ; Schiller la transforme en héroïne tragique ; G.B. Shaw, Anna Seghers en feront la victime de la politique anglaise ; Claudel la glorifie. La Jeanne historique se déféminise, comme l'a bien montré Simone de Beauvoir dans *Le deuxième sexe* (le titre indique bien que la femme n'est que le « second choix »), portant le glaive, changeant de rôle. Changement que subissent plus tard les écrivains George Eliot et George Sand, produits de la contre-révolution bourgeoise (sans parler de Rachilde, qui transgressera tous les tabous, tout en restant une bourgeoise modèle dans son comportement). Dès qu'une femme refuse de vivre dans le cadre que lui assigne la société, elle court à sa perte : Emma Bovary, Anna Karénine, Effi Briest, Hedda Gabler... « C'est une littérature des illusions perdues », dit Hans Mayer (p. 43). La bourgeoisie — victorienne — dénature, marginalise toute femme d'exception.



George Sand et quelques amis, dont le peintre Delacroix (derrière) et le compositeur Liszt (à gauche). Chopin, son amoureux du moment, est représenté par l'oiseau perché sur ses genoux. (Colour Library Books of Great composers, London 1989).

La Reine Victoria lit avec plaisir les romans de Mary Ann Evans, alias George Eliot, mais refuse de la recevoir, puisque Eliot vit en union libre avec George Henry Lewes (dont elle adopte le prénom). Elle avait été chassée deux fois de maisons bourgeoises sous l'accusation d'être une infâme séductrice. Nous savons quelle a été la réaction de Vigny devant Aurore Dupin, baronne Dudevant, alias George Sand, qui lui rappela le portrait d'une Judith qu'il venait de voir au musée. Vigny la classa vite parmi les « damnées lesbiennes ». Pourtant, Sand était admise dans les salons parisiens justement à cause du scandale qui l'entourait : redingote et haut-de-forme, amie libre des Balzac, Heine, Delacroix, Musset, Chopin, Mérimée, Liszt... Sand, c'est l'échec d'une

émancipation féminine, la contradiction entre provocation et assimilation, à l'image de toutes ces « dévoreuses scandaleuses », de Nana à Martha (*Qui a peur de Virginia Woolf ?* d'Albee), en passant par Loulou et bien d'autres encore⁶.

... à Sodome

Le baron de Charlus n'est qu'une des figures masculines de Proust qui sombrera lamentablement dans le dernier volet de l'œuvre, *Le temps retrouvé*. Le baron n'a rien d'extraordinaire dans sa différence : depuis que Christopher Marlowe avait porté à la scène l'amour du roi Édouard II pour son favori Gaveston, exécuté de manière atroce, tandis que le roi déchu était assassiné de manière diabolique, le bal s'ouvre à toute une série de personnages littéraires à la recherche de Sodome, figures « fêrues de rêves, de poésie, de musique, amoureuses de la force mais vivant inlassablement entre fiction et réalité », comme le souligne H. Mayer dans son ouvrage (p. 206). L'histoire semble se répéter, l'élimination de l'homosexuel sera monnaie courante tant qu'il ne sera pas accepté, *entièrement*, par la société. Quand l'archéologue allemand Winckelmann se fait assassiner par un jeune voyou qui flaira sans doute chez l'étranger des pièces d'or, dans une auberge de Trieste, le 8 juin 1768, le meurtrier jette l'intelligentsia allemande dans la consternation, de Lessing à Herder, sans oublier Goethe. Car ce marginal avait trop bien caché son admiration pour le corps masculin, tout comme une autre figure de proue du monde littéraire, Hans Christian Andersen, qui allait fuir sa laideur, ses modestes origines, dans des contes qui reflètent son altérité existentielle, que Kierkegaard ne tarderait pas à percer.

Mais ce n'est qu'avec Verlaine et Rimbaud qu'éclate au grand jour le scandale de Sodome. Dans « Adieux », à la fin d'*Une saison en enfer*, Rimbaud allie scandale et littérature. D'autres n'ont pas su se « ranger », comme Louis II de Bavière dont la folie des châteaux n'a été que le prétexte pour le déposer et le pousser vers sa mort violente, ou encore Tchaïkovsky, dont la fin « mystérieuse » a été éclairée par Dominique Fernandez (à relire aussi : le sonnet « À Louis II de Bavière » de Verlaine). D'autres écrivains homosexuels comme Wilde, Proust et Gide s'affichent plus ou moins ouvertement (Gide se qualifie de « pédéraste » et non pas d'« homosexuel », et fut pourtant invité par les Soviétiques à défendre leur cause, eux qui se scandalisaient de voir Sartre prendre la défense de Genet, « un pédéraste qui parle en pédéraste de la pédérastie »).

Plus près de nous sont Jean Cocteau, Jean Genet, Roger Peyrefitte, Hervé Guibert, Dominique Fernandez, Yves Navarre et, du côté québécois, Michel Tremblay et Marie-Claire Blais qui s'appuient souvent sur des auteurs de langue anglaise (Armistead Maupin, Edmund White, James Baldwin, Paul Bowles, Truman Capote, Gore Vidal, Henry James, Tennessee Williams, Christopher Isherwood..., la liste est longue). Un « cas » comme Mishima, dans la littérature japonaise, reste assez

exceptionnel. Il semble cependant que la dernière génération des auteurs gais occidentaux puisse compter non seulement sur une tolérance certaine, mais sur la compréhension d'un public plus vaste qui se moque des classifications entre hétéro-, bi-, homosexualité. Du moins dans les grandes villes. À la campagne française (et américaine et québécoise), toujours conservatrice, il faut encore se cacher, feindre la normalité, mentir à la famille qui ne comprend pas que quelqu'un âgé de trente ans n'ait pas encore trouvé de partenaire. Ce qui pousse une partie de cette jeunesse vers la ville où elle peut vivre ses rêves.

Quelle gaieté ?

Si les juifs et les femmes d'exception semblent de plus en plus acceptés par la société, si les homosexuels se réfugient souvent dans les (ghettos des) grandes villes où ils se sentent acceptés tout en développant leur propre sous-culture, ces derniers n'en subissent pas moins les contrecoups de leur exil. Car ils appartiennent toujours à une minorité qui doit se battre pour atteindre un statut social égal à celui de la majorité. C'est à nouveau le *nous* et les *autres*, des deux côtés, dégénérant trop souvent en affrontements violents où, comme on l'a vu trop souvent dans les États du Midwest américain, des bandes de jeunes hommes, sans doute aux prises avec de graves problèmes quant à leur propre sexualité, maltraitent, torturent, tuent des hommes pour les punir d'avoir affiché leur différence, tout comme ce fut le cas à Québec récemment, où un jeune voyou a assassiné froidement un homme dont le seul défaut a été celui d'avoir cherché de la tendresse et de l'affection.

En France, un auteur se démarque parmi cette nouvelle littérature consacrée aux hommes qui aiment la ville à travers les amours masculines. Dans *Gaieté parisienne*, Benoît Duteurtre présente l'homosexuel type d'aujourd'hui en la personne du journaliste Nicolas qui, quelque peu désœuvré, s'est amouraché de Julien, étudiant en gestion financière⁷. C'est l'apparente « normalité » de Julien qui séduit Nicolas, ce qui revient à dire que le jeune homme ne se maquille pas, s'habille convenablement, a de l'ambition, ne fume pas, ne boit pas. Cependant — et ceci est nouveau dans cette branche de la littérature — c'est la ville qui entre en jeu pour déranger le couple : chaleur étouffante, alarme anti-voil d'une voiture, bruit intenable venant du dehors. Bref, la séduction échoue au moment décisif, Nicolas restera seul.

Les personnages de ce « nouveau » roman gai sont invariablement campés au cœur de la mégapole dont le rythme entraîne l'individu dans une course folle à la recherche d'un idéal, physique, intellectuel, mais toujours changeant. Les homosexuels de la grande ville doivent courir les événements à la mode. Comme la ville ne laisse aucun répit, ils suivent expositions, pièces de théâtre, opéras, réceptions, rassemblements, soirées incontournables, bars dernier cri. Les « branchés » participent à cette ronde étourdissante sans pouvoir réfléchir, oublient ce qui était in hier pour se jeter dans « l'essentiel », les *must* de demain.

Assommé par le rythme de la grande ville, Nicolas échoue dans toutes ses tentatives d'arriver à une stabilité relative dans sa vie. Mais comme ses congénères, il est enlevé par la tornade qui souffle sur la ville et qui fait tourner les têtes, chavirer les cœurs, inciter à la trahison des sentiments à peine éclos. Pour se sauver, l'individu ne peut que battre en retraite et se réfugier, seul, chez lui.

Les parallèles avec la littérature d'il y a un siècle s'imposent : dans *À rebours* (1884), Huysmans avait déjà fustigé la ville et son rythme d'enfer, forçant son protagoniste, Jean Des Esseintes, à se construire une thébaïde, loin des mondanités. Comme chez Duteurtre, toutes les tentatives d'évasion du « héros » échouent. La campagne, le chez-soi, l'isolement ne protègent plus personne

de la *réalité*, si laide, qui nous rattrape, implacablement. Ces personnages sont essentiellement vides, sans ressources, sans structures intellectuelles, toujours à bout de souffle, toujours près de leur mort. La leçon de ces nouvelles (?) images de l'homosexuel : l'Homme est partout son pire ennemi — *homo homini lupus*, disaient déjà Plaute, Bacon et Hobbes. L'image de l'homme dans la ville reste d'une vérité terrifiante : il s'agit encore et toujours d'un groupe en marge, où la notion de *marge* est bannie parce que contre productive. Et pourtant, cette vie, rendue supportable par un humour noir qui provoque le rire jaune, n'aspire qu'au bonheur tranquille, légitime, sur fond de tristesse et une résignation à peine voilée.

L'autre moi, le marginal, nous ne l'avons toujours pas accepté. Bien sûr, chez nous, ceux qui affichent leur différence ont obtenu, selon la loi, des gains. On ne brûle plus les sodomites, comme au Moyen Âge, sur des bûchers où l'on ajoutait du fenouil pour insulter une dernière fois leur raffinement : les milliers de femmes accusées de sorcellerie, les milliers de juifs n'avaient même pas la consolation d'un parfum qui les accompagnait dans l'au-delà. Mais, dès que les juifs (ici : Israël), des femmes d'exception, des hommes qui aiment les hommes sont projetés à l'avant-scène, des voix puissantes de la majorité s'élèvent pour les dénoncer.

Il est impératif que la majorité affronte les raisons de ses propres peurs, au lieu de les transférer sur ceux et celles qu'elle perçoit encore comme différents.

* Professeur titulaire au Département des littératures, Université Laval (Québec)



Illustration de Jean Cocteau pour Jean Genet.

Notes

- 1 Amin Maalouf, *Les identités meurtrières*, Grasset, Paris, 1998.
- 2 Hans Mayer, *Les marginaux. Femmes, juifs et homosexuels dans la littérature européenne*. Traduit par Laurent Muhleisen, Maurice Jacob, Pierre Fanchini, Paris, Albin Michel (Idées), 1994.
- 3 Marion Steinbach, *Juden in Venedig, 1516-1797. Zwischen Isolation und Integration* (Les juifs à Venise, 1516-1797. Entre isolement et intégration), Frankfurt, Peter Lang (Europäische Hochschulschriften), 1992.
- 4 Shakespeare, *Le marchand de Venise*, Acte III, scène I. Ma traduction.
- 5 Hitler avait totalement occulté le fait que les soldats juifs étaient parmi les plus décorés de l'armée allemande pendant la Grande Guerre. Ils s'étaient battus pour un pays qu'ils considéraient comme leur véritable patrie.
- 6 Voir à ce sujet Annelise Maugue, *L'identité masculine en crise au tournant du siècle, 1871-1914*, Paris, Rivages, 1987.
- 7 Benoît Duteurtre, *Gaieté parisienne*, roman, Paris, Gallimard, 1996. Du même auteur : *Tout doit disparaître*, roman, Paris, Gallimard (L'Infini), 1992, et *L'amoureux malgré lui*, roman, Paris, Gallimard (L'Infini), 1989.